

secret, toutes les précautions sont admirablement prises pour que nous n'en connaissions pas le premier mot.

Jean-Joseph passa sur son front sa main frémissante.

Ses yeux brillaient d'un dur regard.

— Il y a bien le notaire Chavarot qui sait tout ! . . .

Le préfet de police se mit à rire.

— Oui, mais on ne force pas le cœur d'un homme comme on force un coffre-fort, surtout lorsque cet homme a la haute valeur de Georges Chavarot . . .

Le regard du procureur général se faisait plus dur.

Et le préfet de police lui appuyant un doigt sur l'épaule :

— Hein ? Comme ce serait à souhaiter que l'Inquisition durât toujours . . . Un peu de torture et le notaire parlerait !

Le magistrat haussa les épaules, mais, chose bizarre, le préfet avait frappé juste . . . Jean-Joseph y avait pensé !

— Que me conseillez-vous ? dit-il après un silence.

— Bast ! laissez faire ce mariage puisque vous ne pouvez pas l'empêcher . . . Et si, plus tard, vous avez besoin de moi . . .

— Eh bien ?

— Eh ! mon cher procureur, si je suis encore à la préfecture, toute la préfecture sera à votre dévotion pour vous servir.

— J'accepte !

IV

Le mariage eut lieu dans la petite église et fut très triste.

Il n'y eut là que la famille Angelot et ses amis.

Personne, en dehors de quelques paysans qui avaient vu arriver Clotilde toute petite et sachant qu'elle n'appartenait à personne, la considéraient un peu comme leur fille.

Certes, il fallait la robuste confiance des deux jeunes gens dans leur amour, leur foi dans l'avenir, pour ne pas être troublés par l'abandon de ceux qui auraient dû venir partager leur bonheur.

Personne de chez Me Chavarot.

Personne, non plus, de la famille d'Hautefort.

Clotilde, nerveuse et impressionnable, eut beaucoup de peine à retenir ses larmes.

Il fallait aussi, pour la réconforter en ces instants de découragement, le doux regard aimant de son mari qui lui disait :

— Je ne t'abandonnerai jamais. Aie confiance. Nous sommes forts, puisque nous sommes jeunes. Tous ces obstacles semés sur notre chemin, notre patience et notre amour les surmonteront.

Ils partirent pour l'Italie, la cérémonie terminée.

Nous ne les suivrons pas dans leur vie pendant les années qui s'écoulèrent depuis ce mariage.

Là n'est pas notre récit.

Nous allons franchir une période de dix-huit ans pour retrouver nos personnages, vieillis sans doute, mais avec leurs souvenirs aussi vivaces, leurs passions aussi grandes.

Daniel avait été nommé juge à Paris.

Sa santé ne lui avait pas permis les grandes études auxquelles il s'était cru disposé dès sa jeunesse.

Mais s'il n'avait pas, comme son père, comme beaucoup de ses aïeux, trouvé la célébrité par ses travaux de jurisprudence, il avait, chose plus précieuse, trouvé le bonheur auprès de Clotilde, auprès d'une fille charmante, Bérengère, née un an après son mariage.

Sur son bonheur n'était passé qu'un nuage pendant les dix premières années de leur union.

Jean-Joseph d'Hautefort ne pardonnait pas !

Cependant les craintes d'autrefois pouvaient bien se dissiper maintenant.

Rien ne venait les justifier, ces terreurs inspirées par le mystère de la naissance de Clotilde.

La fortune de la jeune fille avait été consacrée toute entière à la construction et à l'entretien d'un hospice pour les vieillards, édifié à Lyon : l'hôpital d'Hautefort.

De Rio-de-Janeiro rien n'était venu non plus, aucun point sombre inquiétant pouvant faire craindre la tempête et recélant la foudre.

Chavarot lui-même semblait plus rassuré.

Tout ce passé d'épouvantes s'éloignait, devenait pour ainsi dire très vague, très indécis, comme s'il n'avait jamais existé et jamais plus l'on n'y pensait.

Dès lors, pourquoi Jean-Joseph ne pardonnait-il pas ?

A peine son fils l'avait-il revu deux ou trois fois pendant les dix premières années.

Quant à Clotilde, elle ne le connaissait que d'après sa photographie.

Au retour de leur voyage de noces, les deux amoureux avaient fait une tentative pour le voir, dans son vieil hôtel d'Orléans. Ils pensaient le fléchir. Clotilde était si jolie, si tendre ! Elle aurait pour le

vieillard des yeux si suppliants, que ce cœur de pierre s'attendrait, ils n'en doutaient pas.

Peut-être le vieillard se fût-il attendri, en effet, s'il avait vu Clotilde, mais il avait obstinément fermé sa porte.

Depuis, Daniel n'avait plus voulu exposer sa femme à cette humiliation, mais Clotilde le connaissait trop pour ne pas deviner, à ses soupirs, parfois, ou à son front soucieux, qu'il pensait à ce père redoutable et que son bonheur ne devait pas être complet aussi longtemps qu'il ne verrait pas le vieillard assis à son foyer.

Toutefois, ils n'y faisaient jamais d'allusions.

Daniel savait trop quelle était l'opiniâtre dureté de Jean-Joseph. Faire plier cet orgueil, adoucir cette dureté, chose impossible.

— Qui sait ? disait parfois Clotilde en hochant la tête.

Un jour, craintive, à l'oreille de son mari :

— Veux-tu que j'essaye ?

— Non. A quoi bon une nouvelle tentative, une nouvelle douleur ?

— J'ai un projet.

— Lequel ?

— Consens d'abord. Je te le confierai plus tard.

— Puisque tu le veux, chère femme ! . . . N'est-ce pas à toi que je dois le bonheur de toute ma vie ?

Ils partirent le soir même pour Orléans, emmenant avec eux Bérengère, qui avait dix ans, adorable enfant, brune comme sa mère, douce et vive comme elle.

— Pourquoi Bérengère ? avait demandé Daniel.

Clotilde s'était contentée de sourire.

A Orléans, ils descendirent à l'hôtel de France.

Cet hôtel était situé presque en face de la vieille demeure de Jean-Joseph.

Daniel connaissait les habitudes de son père.

Jamais, pendant sa vie longue déjà, ses habitudes n'avaient changé ; d'Hautefort se levait à cinq heures et travaillait jusqu'à dix heures. A dix heures seulement, il sortait, après avoir sobrement et rapidement déjeuné.

Le lendemain matin, vers huit heures, Clotilde réveilla Bérengère et l'habilla.

L'enfant baillait et souriait.

— Nous repartons donc encore, petite mère ?

— Non, chérie. Nous allons faire des courses . . . ou plutôt, toi, toute seule, comme une grande personne, tu vas sortir.

— Oh ! mon Dieu, toute seule, j'aurai peur ?

— Je veillerai sur toi.

— Et où irai-je, petite mère ?

— Chez ton grand-père.

— Celui que je n'ai jamais vu ?

— C'est cela.

— Et je lui dirai quoi ?

— Tu n'auras rien à lui dire. Tu lui remettras seulement une lettre que tu vas écrire. Et tu attendras. S'il t'embrasse, tu l'embrasseras aussi. S'il veut que tu demeures auprès de lui, tu resteras. S'il ne t'embrasse pas, s'il te renvoie, tu reviendras.

— Il ne me fera pas de mal ?

— Oh ! non . . . Te voilà habillée. Viens écrire . . . Mets-toi à cette table . . . Ne te tache pas les doigts avec de l'encre comme tu fais toujours . . .

— Non, mère, je ferai attention . . . Qu'est-ce qu'il faut que j'écrive ?

— Ce que te dictera ton petit cœur.

— Grand-père . . . petite mère m'a dit que vous étiez seul . . . et que vous ne m'aviez jamais vue . . . je viens pour vous embrasser . . . et pour rester un peu auprès de vous . . . si vous voulez . . . Je ne ferai pas de bruit . . . Et je serai bien sage . . .

La gentille fillette s'appliquait à bien écrire, tournant la tête à gauche et à droite et tirant la langue.

— Maintenant, il faut que tu signes ! dit la mère.

Et l'enfant mit son nom en très grosses lettres.

La jeune femme l'entraîna vers la fenêtre et lui montrant l'hôtel d'Hautefort.

— Tu vois ?

— Oui, mère.

— Tu n'auras que la rue à traverser . . . Tu sonneras, la sonnette n'est pas trop haute pour toi . . . Un domestique viendra. Tu demanderas qu'on te conduise à M. d'Hautefort et à lui, à lui seul, tu m'entends ? tu remettras ta lettre. Tu as bien compris ?

— Oh ! oui, petite mère.

— Va donc, mon enfant . . . et que Dieu te conduise.

Elle l'embrassa fiévreusement.

JULES MARY.

A suivre